

Maxime Poignand (Barkowski)

Éthique & Esthétique

Maximus maxima

Avant de contraindre le lecteur éventuel (ainsi que les deux lectrices dont je suis certain) à me suivre plus loin dans ce texte, un principe d'honnêteté m'oblige à l'avertir du fait que je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle j'ai choisi ce sujet-ci, et que sans cette pulsion insolite m'ayant fait inscrire dans la liste des choix de textes le thème « d'éthique et d'esthétique » pour mon cours de création — raison peut-être apparentée à un défi issu d'une tentation suicidaire — je n'aurais vraisemblablement rien écrit de si explicitement relié à la question. Je dois dire que je me considère plutôt comme un adepte du *style* des auteurs que de leur message. Rien ne m'emballer plus — ne m'emballer plus dans un livre, j'entends ; il y a sûrement des choses dans la vie qui m'emballent plus, j'espère — que l'agencement, le rythme et le lien des mots entre eux ; de la prose délirante, infinie comme la route et rythmée par des accents de jazz de Jack Kerouac, aux phrases perlées de mots si précieusement choisis et dont la subtilité d'orfèvre vient éclairer les brusques variations de l'âme chez Stefan Zweig, en passant par les dialogues teintés par l'atmosphère des cottages régionaux et des somptueux appartements londoniens qui règnent chez Agatha Christie... Je me vois comblé lorsque le style est sincère, créatif et propre à chaque auteur. Je suis avant tout adepte de certains écrivains, aussi éloignés soient-ils dans l'esthétique et leurs sujets, de par leur style talentueux et immanquable. Ainsi, je considère souvent les *propos* et autres messages plaqués dans le texte comme des spams intempestifs dont l'auteur aurait pu avoir la grâce de nous épargner. Reste que Jean de La Fontaine a tout-à-fait le droit d'énoncer ce qu'il veut dans ses fables, elles sont faites pour cela et il les a écrites si magistralement par ailleurs que je considère que ce genre est quasiment inaccessible aujourd'hui. Aussi, je ne veux surtout pas dire que le *fond* d'un roman est inintéressant par-rapport à sa forme, je pense que les deux restent inextricablement liés dans chaque texte, ce que Victor Hugo résumait bien ainsi : « la forme, c'est le fond qui remonte à la surface ». Hubert Aquin, par exemple, était un auteur très engagé, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un style génial et d'écrire cette superbe phrase : « Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman pendant que je descends au fond des choses » pour commencer le roman *Prochain épisode*, qu'il écrivit en prison. Le *sujet* d'une intrigue,

le *point de vue* et la *subjectivité* de l'auteur : tout cela est essentiel et c'est même ce qui à mes yeux forge un style. En revanche, la *morale* ne me parle pas et l'*éthique* me perd encore plus. J'ai pourtant des amis assez moralistes, avec des idées très marquées que je respecte tout-à-fait, mais, pour ma part — et ce, dans la littérature comme dans la vie — j'essaye d'éviter autant la morale conservatrice que progressiste, qui me semblent toutes deux ne réussir qu'à brimer les esprits plus qu'autre chose. Je n'aime pas qu'on me dise quoi faire en général, les polémiques m'ennuient et la bien-pensance m'angoisse. D'ailleurs, les moralistes-en-chef que sont les prêtres de l'Église catholique auraient apparemment bien des raisons de se pencher sur leurs problèmes internes avant de donner des leçons de morale au monde entier. « La religion est l'opium du peuple », écrivait Karl Marx ; ça m'a donné envie de lire *Le Capital*, à la recherche de traits d'esprit accrocheurs de ce genre — comme dans le manifeste communiste —, mais j'ai vite déchanté avec la première partie : un bloc monolithique de science économique qui vous tombe à la figure avec toute la gravité des syllabes germaniques de *Das Kapital*... Question de style, on repassera, avec des sous-titres de sections du genre « *Détermination quantitative de la forme de la valeur relative* » où on peut lire que « [...] la forme de la marchandise A demeurant constante, on voit que sa valeur relative exprimée dans la marchandise B hausse ou baisse en raison inverse du changement de valeur B [...] ». Bon, il faut s'accrocher pour tout saisir, mais de toute façon, je m'éloigne là de façon outrancière du sujet qui nous importe... Ressaisissons-nous avec l'affaire des *Fleurs du Mal*, recueil publié vingt-six ans plus tôt, où Charles Baudelaire a été accusé — et condamné — pour outrage aux bonnes moeurs (et dire qu'il comptait appeler ça *Les Lesbiennes*...). La défense du poète : l'art n'a pas à être moral. Bien tenté, mais hélas échec total. L'avocat de Gustave Flaubert, lui, lorsque le roman *Madame Bovary* a été à son tour jugé pour le même délit, a décidé d'astucieusement jouer le jeu du procès : bien sûr que l'oeuvre est morale, eh, quoi ! Emma meurt à la fin en expiant ses péchés dans d'atroces souffrances, *y a pas mieux comme repoussoir ! Bingo*, procès remporté. Mais au fond, le fait de savoir si le roman, avec ce double adultère qu'Emma commet avec un étudiant médiocre ainsi qu'avec un beau-parleur tout aussi lâche afin de fuir un mari « dont la conversation était plate comme un trottoir de rue » (je le rappelle), a un aspect moraliste ou au contraire pernicieux, c'est un peu passer à côté du sujet, je trouve. Non, ce qui est à mes yeux profondément révoltant, choquant et intolérable dans ce livre, c'est encore *l'incipit*. C'est cette première phrase, voire ce premier mot : « Nous étions à l'Étude, quand le

Provisoirement suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre ». Ce garçon, c'est Charles, encore élève, et ce, bien avant sa rencontre avec Emma. Et ce « nous » c'est... un paradoxe abyssal. Ce « nous » va disparaître dès le premier chapitre et pourtant relater avec une précision géniale les tourments romantiques enfouis au plus profond de l'esprit d'Emma jusqu'aux détails morbides de sa lente agonie. Et *ça* c'est vraiment cruel de la part de l'auteur, car s'il est quelque chose de hautement condamnable dans cette affaire, c'est le fait de procurer de tels tourments au lecteur désespéré, s'arrachant les cheveux à essayer de situer l'existence de ce « nous » infernal au sein du livre. Les pages se froissent, les larmes coulent, et le lecteur, dans sa frustration incommensurable, n'a plus qu'une question qu'il essaye en vain de ne pas hurler au ciel, implorant, la tête penchée vers l'arrière dans une supplication digne des plus grandes tragédies : « Gustave, cher Gustave, que veux-tu de moi ? »

Mais je m'égarerai peut-être.

Le bien et le mal, je disais, *the good and the bad*, c'est surtout le vocabulaire privilégié du compte twitter de Donald Trump et des discours de George Bush. Alors, non pas que je hais les Américains, mais voilà... Le manichéisme, ça va deux minutes, mais quand les gentils des uns sont les méchants des autres et vice versa, on a le droit de se poser des questions. Chaque camp se revendique du Bien, c'est normal ; il serait dès lors plus intéressant d'entendre quelqu'un qui défendrait les intérêts du Mal contre toute la campagne de diffamation actuelle. *Au-delà du bien et du mal*, écrivait Friedrich Nietzsche, et vraiment ça : la morale change de camp en fonction de l'Histoire et des vainqueurs, il y a toujours des intérêts assez obscurs derrière, qu'ils soient aristocratiques, religieux, bourgeois, etc. D'ailleurs « gentil » et « méchant » font partie des mots les plus vides que je connaisse avec « truc » et « parti progressiste-conservateur ».

gentil (selon le Dictionnaire en ligne) : nom. agréable, charmant, mignon, blablabla...

On ne dit pas ici que sa racine vient du terme *gentilis* en grec ancien, qui dans le discours biblique désigne les non-Juifs... Je laisse ainsi méditer sur le choix de ce terme lorsqu'on entendra dorénavant dire de quelqu'un qu'il n'est « pas gentil ».

méchant (toujours selon le Grand Dico) : nom. mauvais, personne cruelle ; dans la fiction, personnage animé de noirs desseins.

La racine de « méchant », elle, est bien plus sympa que « gentil » en fait, car « méchant »

provient du verbe « méchoir », de l'ancien français *mescheoir* (à prononcer *méchouère* selon le cours d'Histoire de la langue FRA-1021, si je ne m'abuse), qui signifie « arriver malheur, mal tomber : ex. *il vous mécherra de cette entreprise* » (Wikisource). Je rêve cependant secrètement du retour de ce terme lors de joutes verbales échauffées (« arrière, méchant ! ou il t'en mécherra ! »). Bref, la morale, le bien et le mal, très peu pour moi, merci. En revanche, cela ne m'empêche pas d'avoir de la *compassion* pour chaque personne et chaque être sensible (ou cette commisération naturelle qui selon Jean-Jacques Rousseau serait celle du « bon sauvage » — après délibération, je prends le terme comme un compliment) ; je trouve aussi que la vertu — à chacun sa définition de l'action juste — est importante (respecter l'autre, tenir sa parole, ne pas faire exprès de voter à droite) ; enfin il est clair qu'avoir des principes et des valeurs est quelque chose d'honorable : je suis moi-même écosocialiste et végétarien — et Griffondor selon J. K. Rowling, qui m'encourage à rester courageux face à l'adversité, tout comme Emmanuel Kant lorsqu'il écrit « aie le courage de te servir de ton propre entendement » dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*

Après la *morale*, je dois dire que *l'éthique* me confond encore plus. Bon, déjà, il faudrait savoir quelle est la différence entre les deux (premier obstacle qui commence doucement à me faire perdre patience). Alors, si l'on garde Kant près de nous, on peut dire que la morale serait « d'agir comme si le principe de mon action était universel ». En gros, la *conscience morale* est une règle de vie générale (un facteur d'autonomie, au sens *auto-nomos*, ma loi propre, c'est-à-dire que le principe est à la fois individuel et universel, mais qu'on doit appliquer selon une... *éthique de conviction*... euh, restons-en là pour la morale). Quand on entend parler d'éthique, là, ça semble plus contextuel comme manière de faire : on parle d'éthique de travail ou d'éthique professionnelle, d'éthique de couple, de l'éthique des médecins et des avocats, etc. Mais je dois avouer que mon gros blocage avec l'éthique concerne surtout une oeuvre que je n'ai pas lue et qui, à vrai dire, me tétanise assez, soit nulle autre que *L'Éthique* de Baruch Spinoza lui-même. Lorsqu'on m'a dit : « ce livre, c'est génial, c'est une réflexion philosophique sur l'éthique, écrite à la manière d'un traité de géométrie », j'ai tressailli, avant d'être plongé dans une profonde agitation nerveuse d'où resurgissaient par vagues mes traumatismes de pré-adolescent. Déjà que j'avais récemment lu le critique littéraire Antoine Albalat écrire que : « D'abord, Spinoza n'est déjà pas si simple ; il est même abominablement technique », que c'était comme si « la philosophie perdrait [...]

moitié moins de valeur si elle consentait à devenir claire », j'étais pas emballé pour du Spinoza à la base, disons. De plus, j'avais abandonné les mathématiques à seize ans en passant de justesse le cours sous les applaudissements de ma professeure (qui avait pourtant toute la sévérité de la Bulgare assez âgée qu'elle était) et pensant pouvoir me consacrer ainsi exclusivement aux joies de l'activité artistique sans avoir à nouveau affaire aux équations ni aux théorèmes... Mais voilà que je sais à présent que ce livre existe et que l'éthique a été traitée selon un modèle logique mathématique, ce qui me laisse remémorer les pires horreurs de ma scolarité, et dont j'imagine, pétrifié, les cas de figures dans lesquels je pourrais m'aventurer si j'avais le malheur d'ouvrir cet ouvrage :

Les droites (Clémence Exemple) et (Donation Bénévole) sont parallèles donc les triangles BON et MAL sont semblables et les longueurs d'aide, de partage et d'échange sont proportionnelles aux longueurs de bien commun et de désintéret candide, menant aux vies droites mais segmentées à travers le point d'intéret général ;

par ailleurs : si un triangle amoureux est rectifié en C, C étant la variable x de l'équation délicate, alors la rectitude de la situation crée que l'Amour Blessé au carré = Amitié au carré additionné et Brisée au carré.

Je crois que le pire serait les problèmes à résoudre du style « sachant que Sarah donne chaque année à OXFAM et répond à toutes les pétitions en ligne sur la justice sociale mais se retrouve jour après jour bombardée de courriels multipliés par ses réponses d'appels lui demandant son opinion ainsi que des subventions à divers organismes, ce qui l'empêche par ailleurs de se consacrer à ses implications sociales diverses qu'elle doit diviser en fonction de sa vie personnelle, quel est le pourcentage éthique de sa décision de se désabonner des courriers d'Amnistie Internationale et de WWF ? ».

Je garde pourtant cette lueur d'espoir que l'ouvrage du philosophe reste abordable et prend plutôt la forme pratique du questionnaire de permis de conduire ou encore d'un QCM à remplir à la maison avec les bonnes réponses à la fin :

Reprenons le cas du triangle amoureux ABC évoqué plus haut. Sachant que $AB^2 = BC^2 + AC^2$, et que je me retrouve être A ;

dans cette situation, je :

- a) laisse la priorité
- b) dépasse
- c) fais un signe de la main

D'un autre côté, *L'Éthique* doit être un ouvrage très sérieux et approfondi, et quelque part le côté implacable de la logique spinoziste a quelque chose de rassurant. Malgré mon blocage, je

tolère bien plus facilement l'existence de cet ouvrage que ce qu'on appelle — et dont je porte le nom — des *maximes*. Du latin *maximus*, signifiant « le plus grand » (eh oui, il y a des parents audacieux, comme ceux d'Aristote d'ailleurs, qui ont littéralement appelé leur fils « le meilleur » — mais eux avaient vu juste, donc bravo, on continue :), *maximus*, donc, comme le super cirque des Romains, les maximes sont des phrases aussi brèves que leur prétention est, je trouve, assez énorme. Le côté moraliste de ce genre les rend, le plus clair du temps, totalement gratuites, voire saugrenues. En fait, c'est surtout très simpliste, comme une espèce de tweet de l'époque en moins de trente-six caractères d'imprimerie, une compilation en best-of des meilleurs *punchlines* d'un auteur sous couvert de vérités générales. Comme l'écrit à nouveau Antoine Albalat dans son texte « L'abus des maximes et des sentences » : « le roman est une forme littéraire où chacun peut mettre quelque chose de personnel tandis que les *maximes* sont des collections de laissés-pour-comptes, des hottes à chiffonniers où, sous couleur d'observation, on entasse tout ce qui vous passe par la tête ». Tenez, je viens de faire un tour sur le premier site de maximes que je trouve (abc.citations.com) afin de me permettre d'illustrer mon propos, et voici, je le jure sur l'honneur, les deux premières affichées :

1/« Tout est évident et possible, quand on est amoureux. » - John Lennon

2/ « De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde, et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une bonne volonté. » - Emmanuel Kant (encore lui !)

Plutôt que de m'émerveiller sur les rapprochements philosophiques aussi insolites que douteux du concepteur web d'abc.citations.com sur la notion de volonté, je décide plutôt d'en rester là et de laisser ainsi tomber ce texte, témoignant d'un *name-dropping* compulsif doublé de quelques anglicismes impardonnables, tout en espérant un jour pouvoir ouvrir *L'Éthique* pour enfin *connaître* toute la sagesse qu'il recèle, j'en suis sûr, de manière intrinsèque.

Morale de l'histoire : continuer à lire et à s'indigner envers chaque auteur qui prétend nous expliquer la vie, Balzac en premier — même si Balzac, au fond, c'est quand même très *bien*.

